

# Patricio Guzmán, sa bataille pour le Chili

• François Ekchajzer

**Avec “La Cordillère des songes”, en salles, le documentariste chilien Patricio Guzmán clôt une fascinante trilogie explorant les lieux où furent déportés ou tués les opposants au régime de Pinochet. Rencontre avec le réalisateur exilé qui voue son œuvre à la mémoire de son pays meurtri.**

« *Mes films ? C’est toujours la même chose... mais chaque fois différemment* », assure Patricio Guzmán dans un demi-sourire. Son nouveau documentaire revient, une fois de plus, sur ce Chili qui ne le quitte plus depuis qu’il l’a quitté, voilà quarante-six ans. Chili dont la brûlante actualité sociale — la plus violente depuis les années Pinochet — le laisse littéralement sans voix. Exilé à Paris, le cinéaste de *La Bataille du Chili* (1975-1979) et de *La Cordillère des songes* remonte le fil de sa vie en distillant une parole rêveuse, croisant son histoire avec celle d’un pays qui demeure le sien.

Si l’état civil et Wikipédia font débiter son existence en 1941, c’est en 1970 qu’il est véritablement né. À Santiago où, le 4 septembre, Salvador Allende remporta l’élection présidentielle, soutenu par une coalition de gauche et le vent frais de l’utopie. Avant que l’Unité populaire porte au pouvoir celui qui conduira un vaste chantier de réformes, il ignorait où le mènerait la vie. Il avait entamé des études de philosophie, tâté à la littérature, écrit quelques nouvelles. Mais même le plaisir pris à s’initier au cinéma ne suffisait pas à lui faire entrevoir un destin.

« *Un jour, se souvient-il, je suis allé frapper à la porte de l’Institut filmique de l’Université catholique, pour demander si l’on pouvait faire des copies d’un de mes petits films. Un dessin animé en 8 millimètres, à base de personnages enfantins — un rond pour la tête et des traits pour les membres. On m’a répondu que c’était impossible ; mais le chef du département — un jésuite — l’a beaucoup apprécié. Pendant deux ans, j’ai pu me rendre*

*chaque matin dans cette institution, où j'ai réalisé sur le même principe trois autres courts métrages en 16 millimètres. »*

“Je n'oublierai jamais la foule en liesse, la musique dans les rues, les prises de paroles d'Allende... Tous mes films sont issus de cette expérience.”

Lorsque Allende prend ses fonctions, le 3 novembre 1970, Patricio Guzmán est à Madrid, où il a poursuivi sa formation dans une école de cinéma. Marié et père de famille, il imagine faire sa vie en Espagne. « *Mais ce qui se passait au Chili était tellement inespéré qu'au mois de février 1971 nous sommes rentrés à Santiago.* » De cette période d'utopie en action, le cinéaste garde le souvenir d'une idylle populaire et d'un « *sentiment amoureux* » qu'il qualifie d'indestructible. « *Je n'oublierai jamais la foule en liesse, la musique dans les rues, les prises de paroles d'Allende... Tous mes films sont issus de cette expérience. En 1971, j'avais bien apporté dans mes bagages deux ou trois scénarios de fiction ; mais l'urgence était ailleurs.* »

Une visite à l'Institut filmique conforte sa vocation. « *L'Université catholique était devenue un foyer de contestation. “Tourne un film personnel sur ce qui se passe au Chili”, m'a conseillé le nouveau directeur. Voilà comment est né mon premier long métrage : La Première Année (1971), que Chris Marker a acheté et adapté pour le montrer en France.* » Patricio Guzmán et sa petite équipe se sont donc mis à suivre l'histoire qui s'écrivait devant leur caméra. Jusqu'au matin du 11 septembre 1973 — celui du coup d'État du général Pinochet et de la mort d'Allende.

« *Entre le 10 et le 11, un mur s'est effondré. Une semaine plus tôt, le troisième anniversaire de l'élection présidentielle avait donné lieu à un grand défilé. De sept cent mille à huit cent mille personnes avaient exprimé leur soutien au président. Aucun de nous n'imaginait que cette effervescence serait si brutalement stoppée. Nous savions la droite forte et armée ; mais nous pensions qu'en cas de putsch, il y aurait des négociations. Or, le 11 septembre, les rues étaient pleines de militaires, de camions et de tanks. Nous avons changé de pays sans en avoir bougé.* »

## **“La Bataille du Chili” sauvé des perquisitions**

Quand la police vient l'arrêter, puis le conduit au Stade national, où il sera détenu deux semaines, Patricio Guzmán se croit perdu. Mais les perquisitions à son domicile ne permettent pas de trouver les images de ce qui deviendra *La Bataille du Chili*. Interrogé, il affirme qu'il n'est membre d'aucun parti (ce qui est vrai), qu'il a suivi les événements en journaliste et a expédié ses images en France — à Chris Marker, dont un livre truffé de citations de Marx et de Lénine a été découvert chez lui. En fait, les bobines ont été stockées chez un oncle, en qui il a confiance. Par l'entremise d'une secrétaire de l'ambassade de Suède, épouse d'un ami cinéaste, le matériel mis à l'abri quittera le pays par la valise diplomatique.

À *La Bataille du Chili* (quatre heures et demie en trois parties), chronique sans égale de la période la plus radieuse et la plus sombre de l'histoire chilienne, répond une autre trilogie commencée en 2010, et que vient clôturer *La Cordillère des songes*. Trois films on ne peut plus éloignés de l'esthétique du cinéma direct de *La Bataille du Chili*. Le cinéaste exilé à Paris cherche, dans la géographie de son pays, les traces d'un passé traumatique auquel il revient sans cesse. Et nous mène en voyage. Dans le désert d'Atacama, où tant d'opposants politiques furent déportés, cherchèrent la liberté dans la contemplation de la voûte céleste et furent nombreux à disparaître (*Nostalgie de la lumière*, 2010). Au bord de l'océan Pacifique dans lequel furent jetés mille deux cents à mille quatre cents ennemis du régime (*Le Bouton de nacre*, 2015).

Enfin, le long de cette épine dorsale qu'est la cordillère des Andes, muraille sans âge qui a tout vu, et dans sa ville natale, où la maison qu'il habita avec sa mère n'est plus qu'une façade. Riche d'histoires, de visages, de témoignages et de songes, sa trilogie de la maturité déploie une poésie qui renoue avec celle de ses premiers films, perdus lors des perquisitions de 1973. Celle de l'enfant rêveur, qu'il reste en partie.

À 78 ans, le cinéaste porte sur son exil un regard apaisé. La place que son nouveau film accorde à son ami Pablo Salas qui, depuis vingt-cinq ans, filme les manifestations au Chili, laisse penser qu'il se reproche d'être parti. Mais non. Lui aussi travaillera jusqu'à son dernier souffle pour son pays natal. « *Je me vois comme un naufragé relié à lui par un cordon*, confie celui qui, appelé à commenter les manifestations actuelles contre le gouvernement, se contentera de juxtaposer deux photos curieusement similaires : l'une de l'ère Pinochet, l'autre, d'aujourd'hui. À l'issue d'une projection de *La Cordillère des songes*, un jeune Chilien élevé en France m'a demandé : "Ce pays que vous aimez et qui n'existe plus, comment est-il ? — Il n'y a pas de réponse", lui ai-je répondu. Pas de réponse, mais l'amorce d'un nouveau film. »